

découverte de leurs combinaisons et de leurs résultantes, voilà les différentes opérations qui permettent aux graphologues de reconstituer une personnalité, d'en indiquer les qualités principales, les facultés dominantes, d'y rattacher les traits secondaires, et aussi, sans doute, de reconnaître ce qui reste en dehors de leur pouvoir et semble les contredire ou tracer une limite à leur influence. On comprend aisément que la tâche soit difficile et délicate. L'interprétation des signes est périlleuse et exige un sens très sûr; on a pu juger des discordances possibles par les contradictions que j'ai signalées tout à l'heure entre divers graphologues au sujet d'une même écriture. La graphologie n'est nullement une routine aisée, elle est encore un "art" au sens ordinaire du mot, et un art difficile et un peu incertain, malgré les beaux résultats que peuvent obtenir certains graphologues. Incertain, l'art du graphologue, l'est-il par sa nature propre ou bien parce qu'on ne le connaît pas encore assez? C'est un point important et quelques raisons militent pour la première hypothèse. Il est possible que l'écriture ne soit pas un miroir fidèle de l'âme. Certaines personnes arrivent à se faire une écriture artificielle qui n'a plus guère de personnalité et n'exprime guère que l'habitude d'écrire. Mais ne se peut-il pas que certaines personnes aient, pour ainsi dire, une écriture "naturellement artificielle", je veux dire qui ne soit pas influencée par tous les sentiments et ne les révèle que d'une manière forcément imparfaite, quelle que soit l'habitude du praticien? Je crois bien qu'il y a quelque chose de fondé dans cette objection. L'harmonie de l'esprit et du geste peut très bien ne pas être parfaite, et le geste scribeur exprimer incomplètement, comme le style même, l'âme de l'écrivain. Peut-être certains de nos sentiments ne sont-ils jamais indiqués, et même la discordance partielle est trop ordinaire entre les diverses manières d'être de l'homme, entre ses divers sentiments, par exemple, ou ses diverses idées pour qu'il n'y ait pas lieu d'en supposer dans les rapports de la pensée et de l'écriture. Il se peut même fort bien que l'on puisse la faire disparaître peu à peu et que l'acquisition de l'écriture vraiment "naturelle" soit une affaire d'éducation. Et ce serait une étude intéressante pour le psychologue ou le curieux d'écritures que de rechercher la limite et l'importance de ces discordances, et les indices, s'il en est, qui les peuvent régler.

Quoi qu'il en soit, la part qui reste à la graphologie est assez belle. Outre les considérations "a priori" que j'ai sommairement indiquées, outre l'observation ordinaire qui lui est souvent favorable, elle a pour elle le résultat de curieuses expériences d'hypnotisme qui ont singulièrement vérifiés les résultats obtenus par les graphologues. L'idée-mère de ces expériences est simple et rigoureuse. L'hypnotisme est un moyen—dont tout le monde a, sans doute, entendu parler, de transformer plus ou moins, la personnalité du sujet de l'expérience. On lui suggère qu'il est un général, un empereur, une femme, un enfant, et il agit, immédiatement comme s'il acquiescât cette personnalité nouvelle. Son écriture change-t-elle aussi, et se modifie-t-elle avec le caractère et les sentiments dans le sens indiqué par la graphologie? L'expérience a montré qu'il en est bien ainsi. MM. Ferrari, Héricourt et Richey ont suggéré à un étudiant en médecine qu'il est un paysan retors, qu'il est Harpagon, qu'il est un vieillard; à une dame, qu'elle est Napoléon, puis qu'elle est redevenue enfant, et chaque fois ils ont vu le changement de l'écriture correspondre à celui des sentiments en se conformant généralement aux données connues de la graphologie. M. M. Hoc-

ts, discutant ces expériences, a établi que la transformation de personnalité n'était pas complète—ce qui était à prévoir et montre une fois de plus, d'ailleurs, l'intervention de la graphologie dans la science psychologique.

On peut donc avoir quelque confiance dans l'étude de l'écriture. Si la graphologie parvient, comme je le lui souhaite, à surmonter les difficultés qu'elle rencontre et à se faire accepter; si elle sait sortir de l'empirisme et se constituer plus scientifiquement, les applications en seront nombreuses et si aisées à déduire que je me dispense de les énumérer. Nous aider à connaître les autres et à nous connaître nous-même, c'est sûrement un grand service à nous rendre. Déjà on arrive à des nuances amusantes: M. Crépeux-Jamin, par exemple, nous montre un fragment de lettre portant: "Je vous recevrai avec plaisir..." et de la façon dont les mots sont tracés, particulièrement de la sinuosité de la ligne qu'ils figurent, il conclut qu'ils équivalent à: "Je me passerai bien de vous recevoir". Nous aurions déjà les nuances du ton dans les invitations faites de vive-voix; nous pourrions y joindre ainsi celle de l'écriture, et savoir d'avance elle si nous devons accepter une invitation, ou bien avec quelles formes de lettres il nous faut inviter quelqu'un qui nous fera plaisir en refusant,—à condition de nous adresser à une personne au courant de la graphologie.

La graphologie pourrait même concourir à déceler certaines maladies. Il ne surrait pas sa science d'ailleurs, et ne la propose pas comme moyen de diagnostic suffisant.

Mais l'importance scientifique serait loin d'être nulle. J'ai eu, plusieurs fois l'occasion de montrer comment la psychologie pouvait en tirer profit. Pour l'étude du caractère, elle serait un auxiliaire précieux, surtout en ce qui concerne les traits de caractères complexes et les diverses combinaisons qui peuvent leur donner naissance. Elle servirait aussi à établir le degré de fréquence des diverses qualités ou des divers défauts, ou bien encore, peut-être, à montrer les rapports d'origine et de coexistence des facultés intellectuelles et des facultés morales. Ce n'est pas tout et par ses applications au symbolisme, par l'harmonie organique et psychologique qu'elle révèle et qui lui sert de base, par les rapports qu'elle découvre entre les phénomènes différents et qui sont fonctions l'un de l'autre, elle intéresse les lois les plus élevées de la science de l'esprit et peut-être même de la science du monde.—
"Revue Scientifique".

FR. PAULHAN.

Le crapeau comestible

Le père Guerlach, missionnaire français chez les peuplades sauvages de l'Indo-Chine, nous présente, dans son journal de voyage, le crapaud sous un tout autre aspect que celui d'animal répugnant par excellence. "Certains individus, dit-il, en parlant de la peuplade des Sedang, mourraient plutôt de faim que d'avaler un crapaud, qui est cependant, je vous prie de me croire, une excellente nourriture. Quand je peux m'en procurer, je me paie un festin soigné. En France, les préjugés vous empêchent de connaître ce qui est bon et d'en user."

Le missionnaire n'a peut-être pas tort. Nous tenons d'un pêcheur de grenouilles retiré des affaires que les professionnels de cette pêche à qui il arrive le prendre des crapauds n'ont garde de les rejeter à l'eau. Ils les "parent" à l'instar des grenouilles et affirment que le rable et les cuisses d'un beau crapaud, soigneusement dépouillés de leur peau, cela va sans dire, font aussi bonne figure à l'étalage du marchand et sur l'assiette d'un consommateur que ceux de la plus belle grenouille.

De l'homœopathie et de l'allopathie

On parle beaucoup d'"homœopathie" et d'"allopathie", deux systèmes qui divisent le monde médical, et sur lesquels peu de personnes ont des idées bien arrêtées.

Nous croyons être agréable à un bon nombre de lecteurs en leur exposant ici, avec clarté et netteté, ce que l'on entend par l'"homœopathie", et de manière que chacun puisse apprécier ce genre de médication.

L'homœopathie, du grec "homœos", semblable, et de "pathos", maladie, est un système médical fondé par Samuel Hahnemann. Il consiste à traiter les maladies à l'aide d'agents doués de la propriété de produire eux-mêmes, sur l'homme sain, des symptômes semblables à ceux que l'on veut combattre. L'axiome des partisans de cette méthode est: "Similia similibus curantur", qu'ils opposent à l'aphorisme d'Hippocrate: "Contraria contrariis curantur".

De là le nom d'"homœopathe" et celui d'"allopathe", du grec "allos", autre, et de "pathos", maladie, qu'ils appliquent aux partisans de la médecine contraire.

Samuel Hahnemann, fondateur de l'homœopathie, est né le 10 avril 1755, à Meissen, petite ville de Saxe. Il étudia la médecine à Leipzig, puis à Vienne, et soutint sa thèse inaugurale à Herlingen, en 1779.

A peine se trouva-t-il aux prises avec les difficultés et les incertitudes de la pratique médicale, que les inquiétudes et le doute pénétrèrent dans son esprit et dans sa conscience.

Ses perplexités augmentèrent encore lorsqu'il fut obligé de soigner ses propres enfants; au doute succéda le plus complet découragement, et Hahnemann en vint à ce point qu'il renonça entièrement à la pratique de la médecine faute de pouvoir s'orienter dans ce dédale d'opinions contraires et de pratiques diverses.

Il s'adonna dès lors à la chimie, science dans laquelle il se fit remarquer par des travaux utiles. Il était en relation avec les hommes les plus éminents de cette branche des connaissances humaines.

Mais alors la chimie n'enrichissait pas aussi facilement qu'aujourd'hui ceux qui la cultivaient. Hahnemann fut obligé, pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, de se livrer à d'autres travaux. Il en était à traduire la "Matière médicale" de Cullen, lorsque les assertions et les explications si contradictoires qui abondent dans l'étude de chaque médicament frappèrent particulièrement son attention au sujet du quinquina.

Il essaya cette substance sur lui-même, après s'être préalablement astreint à un régime convenable, pour laisser au médicament toute sa sphère d'action; il en prit pendant quelques jours de fortes doses, et nota avec soin tous les phénomènes morbides qui se manifestèrent sur lui; mais, ce qui le frappa spécialement, ce furent les symptômes de fièvres intermittentes que le quinquina lui fit éprouver. Il fut alors plein de joie et d'espérance en voyant s'ouvrir devant lui un champ indéfini, et jusque-là inexploré, d'expériences.

En effet, si, d'un côté, le quinquina guérit ordinairement la fièvre intermittente, et si, d'autre part, il est apte à produire des effets analogues à ceux de cette fièvre, il y a là un rapport qui, s'il se produit d'une manière générale, est une révélation tout entière.

Dans ce simple fait se résume non seulement la loi thérapeutique des semblables, "Similia similibus curantur", en opposition avec le "Contraria contrariis curantur" des allopathes, mais encore la vraie méthode pour reconnaître les propriétés des médicaments, c'est-à-dire l'expérimentation sur l'homme sain, qu'Hahnemann a appelée "expé-